

Un chapitre de l'histoire de la sémiotique : la naissance du “carré sémiotique”

Entretien avec François Rastier,
par Andrea Picciuolo¹

Università di Bologna, Italie, DAR - Dipartimento delle Arti

1. Prof. Rastier, vous êtes co-auteur de l'article séminal (à la fois pour l'« aventure sémiologique » de Greimas et pour la naissante institution de la sémiotique) « The interaction of semiotic constraints » (1968) : est-ce que vous pouvez nous parler de la genèse de cet essai ?

Vous connaissez les entretiens récents dans lesquels je me suis exprimé, ainsi que l'article du début des années 1980, et je ne voudrais pas vous infliger des répétitions.

Dans la conception présentiste qui me paraît nécessaire, l'évolution ouverte depuis un demi-siècle importe plus que mes souvenirs anecdotiques : à quels problèmes voulait répondre cet article ? en quoi a-t-il permis son dépassement ? Il répondait au besoin de sortir du binarisme jakobsonien en intégrant d'autres types d'oppositions et en laissant la place à des parcours élémentaires.

Le format logique rencontre cependant ses limites dans le domaine sémiotique car nous y avons affaire non à du calcul, mais à la création et de la reconnaissance de formes. Aussi j'ai développé à partir du milieu des années 1980 une conception morphosémiotique du texte, en distinguant, tant sur le plan du contenu que sur celui de l'expression, des fonds et des formes sur lesquels opèrent les parcours énonciatifs et interprétatifs – il faudrait en outre élaborer la notion d'*horizon*.

Par ailleurs, les unités ne sont aucunement données, mais construites : on en trouve un exemple simple avec le sème afférent ; plus généralement, un sème, comme toute grandeur sémiotique, est le résultat d'un parcours et non son point de départ. Soulignons donc l'importance de la méthodologie comme constituante des unités. C'est un apport décisif de Saussure, notamment dans *De l'essence double du langage*, que d'avoir clarifié cette question (cf. *Saussure au futur*, Les Belles-Lettres, sous presse).

Nos objets sont complexes et pour en rendre compte nous ne pouvons partir d'une simplicité postulée : aucun élément ne nous est donné, et dans les sciences de la culture les données sont ce qu'on se donne. Ainsi la compositionnalité reste illusoire, car un texte n'est pas une suite de phrases, une phrase pas une suite de mots, un mot pas une suite de morphèmes, etc.

Le simple peut devenir le résultat ultime d'une interprétation. Alors, il est obtenu à partir du complexe, dont il constitue un « cas-limite » : mais il faut évidemment détailler les conditions théoriques et méthodologiques de son élaboration.

2. Prof. Rastier, dans l'essai « The interaction of semiotic constraints » est mentionné la notion d'« algorithme dialectique » (« The study must then be made of the relations between the form of deep structures and the rules of the semiotic grammar system employed: the deep structure could, for example, define the orientation of dialectic algorithm »: p. 105). Une notion, celle d'« algorithme dialectique », que Greimas avait déjà utilisé dans l'essai du 1966 « éléments pour une théorie de l'interprétation du récit mythique » et que vous, prof. Rastier, employez dans certains des essais recueillis dans *Essais de sémiotique discursive*. Qu'est-ce que le terme « dialectique » désignait pour vous dans ces années ? Est-ce qu'il était « juste » une référence à Lévi-Strauss ou avais vous d'autres références philosophiques ?

La notion d'algorithme est sans doute trop forte : il ne s'agit que de succession de contenus dans la linéarité du texte ; disons une succession dialectique. Or la notion de dialectique dépasse la narrativité (elle n'est qu'une forme parmi d'autres) ; par exemple, les structures dialectiques des textes techniques ou scientifiques. D'où le défi que Greimas a souhaité relever dans son étude sur la recette de la soupe au pistou.

¹ Un grand merci au Prof. Francesco Marsciani pour ses remarques et corrections linguistiques.

3. Dans vos essais de la période pendant laquelle vous avez travaillé avec Greimas (jusqu'au 1972), certains collectés dans le volume *Essais de sémiotique discursive, des différences entre votre interprétation du « carré » et celle de Greimas paraissent évidentes (e.g. les deixis, et / ou les « grandeurs » à représenter sur / par le carré) : y avait-il des différences de points de vue avec Greimas déjà au moment de la rédaction de « The interaction of semiotic constraints » ?*

Le “carré” est livré sans mode d’emploi, et comme chacun en use à sa guise, la question de la méthodologie se pose : quand un modèle partiel est érigé en théorie globale, nul ne peut trancher entre deux descriptions qui s’en recommandent également. Cette difficulté me paraît dirimante.

En tout cas, Greimas et les greimassiens orthodoxes n’ont pas (à ma connaissance) pris de recul critique sur cette question et sont passés à d’autres théories comme celle des “passions”.

4. Vous avez (presque) défini cet article, “The interaction of semiotic constraints”, comme une « erreur de jeunesse » (Rastier, Batista, 2013) : quand vous a-t-il paru devoir vous distancier des résultats de cet essai et pourquoi ?

Je laisse juger le lecteur, sans affirmer que ce serait une erreur, même de jeunesse. Le carré peut être utile, didactiquement par exemple. Mais aucune structure ne peut être érigée sans décision dogmatique en *a priori* “constitutionnel”, somme toute transcendantal.

Nos disciplines ne sont pas axiomatiques : aux stratégies de fondement qui négligent la réflexion épistémologique et l’élaboration de la méthodologie, on peut opposer les stratégies d’engagement, propres aux sciences de la culture. Je me réfère ici à Ferdinand Gonseth.

5. Dans un essai recueilli dans le Bulletin 17 (1981) du Groupe de recherche sémio-linguistiques, vous avez fait valoir certaines de vos critiques à la version greimassienne du « carré ». Est-ce que vous avez eu l’occasion, avant ou après cette date, de discuter de ces critiques directement avec Greimas ?

Greimas n’était pas un greimassien orthodoxe et savait emprunter aux objections. Il ne voyait pas dans mon analyse une remise en cause et l’a publiée de bonne grâce.

Sauf erreur, il n’y a qu’une version du carré, mais divers auteurs lui attribuent différents statuts. Dans les années 1980, il semble que ce genre de modélisation a cédé la place à un discours qui reconstruit une forme de sujet transcendantal, dans un langage composite qui emprunte à la phénoménologie, à la psychanalyse, etc.

L’histoire du demi-siècle qui vient de s’écouler reste à explorer ; mais surtout un projet scientifique doit être élaboré pour les années à venir.

Bibliographie

- Greimas, A. J. (1966) « [Éléments pour une théorie de l'interprétation du récit mythique](#) », *Communications*, vol. 8, n. 8, pp. 28-59.
- Greimas, A. J., Rastier, F. (1968) « [The interaction of semiotic constraints](#) », *Yale French Studies*, n. 41, Game, Play, Literature, pp. 86-105.
- Greimas, A. J. (1979) « La soupe au pistou, ou la construction d’un objet de valeur », *Actes sémiotiques – Documents*, I, 5.
- Landowski, E., ed. (1981) « Le carré sémiotique », *Bulletin du Groupe de Recherches sémio-linguistiques*, n. 17.
- Rastier, F. (1973) *Essais de sémiotique discursive*, Tours : Mame.
- Rastier, F., Batista, M. de Fátima B. M. (2013) « [Entrevista com François Rastier](#) », in *Acta Semiótica et Linguística*, vol. 18, n. 1.
- Rastier, F., Biglari, A. (2014) « [Sur la sémiotique: retrospections ou agenda?](#) », *Entretiens sémiotiques*, Lambert-Lucas.
- Saussure, F. de, (1996) « [De l'essence double du langage](#) », in *Texte !*.